



Petit Courrier des Dames,
Journal des Modes.

MODES.

CHAPEAUX. — On voit porter plus de capotes en satin de couleur que de capotes en velours noir. Ces derniers assombrissent trop la physionomie lorsqu'ils sont trop rapprochés des joues. On peut observer aussi que les chapeaux semblent être un peu moins petits. Voici quelques descriptions sur ceux que nous avons remarqués cette semaine.

— Une capote de satin blanc, petite passe courte, mais un peu évasée; forme pointue. Sur le côté, un bouquet composé de trois marguerites en satin blanc; deux remontant sur la forme, et la troisième tombant sur la passe.

— Plusieurs capotes de satin blanc, ornées sur le côté d'une ou de deux petites plumes blanches.

— Une capote de velours rose épinglé et rayé, ruban de gaze rose; plume rose placée de côté et se recourbant vers sa tige.

— Chapeau en peluche blanche d'une très-grande beauté ; deux plumes rose tendre, fixées sous un nœud de gaze. Dans l'intérieur de la passe une jolie blonde à dessins très-clairs, serpentant, et entremêlée de coques de ruban de gaze. Ce chapeau serait charmant pour toilette de visite et spectacle.

— Chapeau habillé en velours oreilles-d'ours, petite passe très-évasée, et relevée tellement d'un côté, qu'elle formait comme une coquille ou un cintre, sous lequel devait se placer une touffe de cheveux. L'autre côté s'inclinait sur la joue qu'elle encadrait presque comme le papillon d'un bonnet. Au-dessus de ce côté, deux plumes blanches, dont l'une en remontant garnissait le haut de la partie relevée de la passe ; l'autre retombait sur le cou.

— Des chapeaux en velours ou satin noir sont garnis de rubans en gaze noire à filet orange ou ponceau ; un bouquet de fleurs de velours ou de satin de la nuance des filets est placé sur le côté de la passe.

— Les capucines en satin sont charmantes sur le velours noir.

— Les coiffures pour soirée et spectacle sont des petits chapeaux et des turbans. Ces derniers, en gaze lisse imprimée de dessins ou de fleurs en or sur des fonds en nuance sombre, sont très-bien. Ils peuvent se porter sans autres ornemens ; mais les plus élégans ont des aigrettes de héron ou des oiseaux de paradis qui les surmontent.

— Les chemisettes ou coulisses que l'on met sur les corsets, en dessous des robes de soirées, ont au milieu de l'épaulette au petit poignet qui descend jusqu'au bas de la manche courte. A ce poignet est attachée une petite bande de batiste brodée, garnie en dentelle, et destinée à être fixée autour du bras, en se fermant par un bouton. Ce petit poignet doit dépasser la manche de la robe, comme étant le bord de la manche de chemise.

— Tous les jupons sont faits à coulisse autour de la taille et ont à-peu-près la hauteur d'un quart d'étoffe replié en dedans pour tenir lieu de *tournure* et grossir les hanches. Au bas de l'étoffe rempliée est une grosse gance qui soutient les plis.

— On fait beaucoup de douillettes ayant des paremens en velours au bas des manches.

— Les pélerines sont plus grandes et plus descendantes que jamais. Celles que l'on met avec les peignoirs sont le plus souvent froncées comme les pélerines de manteaux.

— Aux robes en velours ou étoffes épaisses, on fait des corsages



tendus. On y adapte tout autour de la poitrine des draperies en filet de soie écrue, qui sont fixées au milieu et aux coins par des agrafes de velours. Ces draperies ne sont autre chose que ce que l'on appelait des *bouffantes*. Leur légèreté et leur blanc mat siéent parfaitement à la peau et à la tournure.

OUVRAGES DE FEMME. — Rien n'est plus joli que l'impression en or de différentes couleurs, et en argent, sur étoffes; c'est un ouvrage à la mode. Nous donnerons l'explication de la manière de l'exécuter.

On emploie pour cela du satin ou du gros de Naples destinés à faire des écrans, des corbeilles, des stores. On le fait aussi sur des rubans, des gazes pour robes de bals; pour des cache-pots, des pantoufles; on emploie la toile vernie. Mais c'est toujours un fond brun, noir ou rouge que l'on choisit.

On prend de l'or pâle pour les demi-teintes, de l'or foncé pour les ombres, et de l'argent. Le tout en poudre et mis dans des boîtes séparées. Plus un liquide nommé *mordant*. Pour obtenir un résultat favorable, il faut choisir un dessin vraiment chinois : les plus recherchés, mais aussi les plus difficiles à reproduire, sont ceux dont les détails sont presque imperceptibles à force de délicatesse. On copie, ou l'on calque le dessin sur son étoffe, en employant du crayon blanc si le fond est rouge, ou du crayon rouge si le fond est noir. On délaie dans le mordant du carmin en poudre, ou du blanc d'argent jusqu'à consistance de pâte liquide, puis, avec un pinceau très-fin, on suit avec une extrême précision chacun des traits de son calque. Cette œuvre de patience et d'art terminée, le reste n'est plus qu'un jeu.

Après avoir laissé sécher à-peu-près dix minutes, on prend un pinceau à gouacher bien carré par le bout : on met d'abord de l'argent sur les clairs et sur les points qui sont argentés dans le modèle; de l'or pâle pour les demi-teintes, et de l'or foncé pour les ombres. On frotte ces poudres sur l'étoffe sans s'inquiéter de suivre les couleurs du dessin. Les endroits imprégnés du mordant prendront seuls.

Après avoir posé chaque teinte, on secoue son étoffe sur un papier, pour ne point perdre ses poudres d'or et d'argent; on balaie bien avec des pinceaux secs, et l'on découvre un travail où l'on a reproduit les plus jolies imitations de la Chine.

La Stréga.

La seconde édition de *la Stréga**, par Ernest Fouinet, vient d'être accueillie par le public avec toute la faveur que mérite un ouvrage qui a déjà pris une place distinguée dans notre jeune littérature. *La Stréga* offre autant de variété dans son style que dans les situations qu'elle représente. C'est de l'énergie, de la grâce, du piquant, de la philosophie; c'est le monde révélé en scènes nuancées avec toute la magie d'une imagination jeune et riche. L'auteur s'y montre sous toutes les formes : c'est de l'observation lorsqu'il y trace la peinture d'une fête, d'un intérieur de famille, de mœurs d'une campagne; c'est du roman, de la bizarrerie, quand il y fait apparaître une créature fantastique, qui se fait sentir partout, ne se montre nulle part, répand sur toutes les situations le vague et l'intérêt du mystère; c'est toute la tristesse de la vérité, l'expérience de la vie, lorsque, écartant les voiles brillants sous lesquels palpite le cœur d'une jeune fiancée, il analyse des émotions qu'il désenchante sans pitié, et, pour la rendre plus pénétrante dans ses naïves illusions, la montre s'éveillant au premier matin de sa vie de femme, troublée de caresses qu'elle a prises pour de l'amour, éloignant le dernier doute sur la froideur de son mari, et se disant, en passant ses doigts d'enfant sur ses paupières demi-closes : « Oh ! j'ai fait un mauvais rêve ; car il m'aime. » Puis l'auteur continue :

« L'innocente ! enfin, le jour, le lendemain, Torraldi par ses empressements la confirma dans cette douce persuasion. Il ne la quittait point ; toutes ses soirées étaient pour elle, pour elle seule ; l'entendre chanter ou raconter ses jours d'enfance et de jeunesse au couvent, cela semblait être sa joie, et Paula, voyant un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui avait vécu d'une manière si différente jusqu'alors, donner toute son attention à ses conversations de jeune fille, en était touchée et émue au

* Chez Silvestre fils, libraire, rue Thiroux, n° 8.

fond du cœur. Oh ! comme elle l'aimait alors : elle l'aimait comme si elle l'avait converti, et elle se livrait avec abandon à cette délicieuse vie domestique : le déjeuner, le diner, le coin du feu, tous ces charmes du logis, elle en avait joui au couvent avec des compagnes qu'elle chérissait ; mais que les repas, la succession des heures, les propos du matin, à l'instant du lever, les propos du soir au coin de l'âtre, avaient plus d'enchantement dans sa solitude avec son mari ! Pauvre orpheline, simple enfant, elle ne songeait pas qu'elle était assez belle pour toucher sinon le cœur, du moins les sens de tout homme, et elle savait gré à son mari de l'aimer : son amour, à elle, c'était reconnaissance, respect, tendresse. Elle était loin de supposer, et en effet cela n'aurait pu être de la part d'une fille élevée hors du monde, que cet amour que lui montrait Torraldi était un autre genre de sensualité. Il trouvait piquant, sans doute, après la vie la plus dissipée, de passer quelques jours dans la retraite, près d'une jeune femme qui l'aimait : il lui semblait bon de se laisser bercer à ses paroles de douce affection, à sa voix si touchante, quand elle chantait pour lui, à ses regards aussi tendres que ses naïves caresses. C'était une volupté que jamais il n'avait connue, et il s'y abandonnait avec un laisser-aller qu'elle prenait pour un sentiment pareil au sien.

» Ainsi sa barque coulait délicieusement sur un lac où elle ne voyait point de flots, sous un ciel où elle ne voyait point de nuages ; elle se fiait à ce courant paisible : oh ! si le frêle canot eût heurté quelque rocher, comme elle aurait tressailli !

» Torraldi était un homme corrompu, mais trop bien élevé pour changer aussi soudainement ; cependant, si sa femme eût connu le monde, ou si elle eût été moins aveuglée, elle se serait bien aperçue du refroidissement graduel de son mari. Un matin, c'était un bonjour moins tendre ; puis le soir des distractions pendant la lecture : il lui faisait répéter un mot, une phrase ; le lendemain, il sortait et rentrait plus tard qu'elle ne l'attendait ; un autre soir, si elle chantait, il n'écoutait plus avec une aussi avide attention sa voix, qu'il avait trouvée si belle ! il bâillait à la dérobee, se mouchait pendant l'air qu'il aimait la veille ; le lendemain, il ne lui demandait pas de musique, et si alors elle voulait lui parler des jours du couvent, il ne se plaisait plus à ces souvenirs d'enfant. »

Le Naufrage.

A MADAME RECAMIER.

Rebut de l'aiglon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort,
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
Allait dépecer dans le port!

Sur tes ponts désertés un seul gardien habite :
Autrefois tu l'as vu sur ton gaillard d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Souffler pour amener le vent.

Tantôt sur ton beaupré, cavalier intrépide,
Il riait en plongeant la tête dans les flots,
Tu bondissais; tantôt, du haut du mât rapide,
Il criait : terre ! aux matelots.

Maintenant, retiré dans ta carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux verts,
Sablier presque vide et boussole brisée,
Annoncent l'ermite des mers.

Vous pensiez défaillir, amarrés à la rive,
Vieux vaisseau, vieux nocher ! vous vous trompiez tous deux.
L'ouragan vous saisit et vous traîne en dérive,
Hurlant sur les flots noirs et bleus.

Dès le premier récif votre course bornée
S'arrêtera ; soudain vos flancs s'entr'ouvriront.
Vous sombrez ! c'en est fait ! et votre ancre écornée
Glisse et laboure en vain le fond.

Ce vaisseau, c'est ma vie, et ce nocher, moi-même;
 Je suis sauvé! mes jours aux mers sont arrachés,
 Un astre m'a montré sa lumière que j'aime
 Quand les autres se sont cachés.

Cette toile du soir qui dissipe l'orage,
 Et qui porte si bien le nom de la beauté,
 Sur l'abîme calmé conduira mon naufrage
 A quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
 Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau;
 Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
 Tu brilleras sur mon tombeau.

DE CHATEAUBRIAND.

ALBUM.

Les représentations à l'Opéra n'ont jamais été si brillantes; elles sont composées avec tant d'art, tant de goût, que la curiosité du public est chaque fois piquée par quelque attrait nouveau. Vendredi dernier, les seconds actes de *la Tentation* et de *Guillaume Tell*, joints au ballet de *Nathalie*, offraient un ravissant pot-pourri des enchantemens de ce beau théâtre. Aussi tout ce que Paris renferme de brillant, y était accouru. Nourrit, M^{me} Damoreau et M^{lle} Taglioni ont tour-à-tour excité au plus haut degré l'enthousiasme général. La salle resplendissait de toilettes élégantes.

— M^{lle} Julia Grisi mérite d'être placée au rang des plus célèbres tragédiennes lyriques que nous a envoyées l'Italie. C'est la plus belle reine qui ait encore paru sur la scène du théâtre Italien, où vivent cependant encore les souvenirs des Pasta, des Sontag, des Malibran. Il est impossible de décrire l'effet produit par cette grande cantatrice dans le rôle d'Anna Bolena.

— Bocage continue ses débuts au Théâtre Français. On peut beaucoup espérer de cet acteur, mais il a beaucoup à apprendre et à oublier.

—Le Vaudeville est maintenant le théâtre à la mode. Son drame des *Jours Gras sous Charles IX*, et sa nouvelle farce des *Cabinets Particuliers*, suffiront encore long-tems à sa fortune.

—Une marchande de modes vient d'attaquer un général en paiement de trois jolies coiffures fournies pour lui. Le tribunal, attendu qu'il n'était pas constant que le général eût commandé les chapeaux, et qu'il était *notoire* qu'il ne pouvait en faire usage pour lui-même, a condamné la modiste, qui n'a pas voulu remporter ses chapeaux couleur *pensée*, et les a laissés au greffe, comme monument de l'injustice des hommes.

—Un amateur de fleurs, en Belgique, vient d'acheter une plante nouvelle, importée du Mexique, 2,200 fr. A la floraison, il paiera le double de la somme, et si la plante vient par boutures, marcottes ou greffes, il paiera le triple de ce second prix.

Annonces.

SEUL DÉPOT EN FRANCE des différens cosmétiques suivans, *eaux noires, blondes et châtain*, dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre de suite les cheveux, moustaches et favoris; *une pommade* qui les fait croître; *l'épilatoire* qui fait tomber les poils du visage et des bras; *la crème et l'eau de Turquie* qui blanchissent à l'instant même la peau la plus brune, et en enlèvent toutes les taches; *la pâte Circassienne* qui préserve des rougeurs des mains, et les blanchit de suite; *l'eau rose* qui colore le visage. Prix : 6 fr. l'article. Chez M^{me} CHANTAL, rue de Richelieu, n° 67, au premier. L'on envoie en province *franco*.

AVIS AUX DAMES.—DELASALLE, rue de Richelieu, n° 63, vis-à-vis la Bourse, au dépôt de Blondes et de Broderie sur coton et tulle, fait blanchir les Blondes et leur donne l'éclat du neuf, il entreprend aussi la teinture et le raccommodage des dites blondes dans la plus grande perfection. Sa demoiselle fait les modes les plus nouvelles, à des prix très-modérés.

A ce Numéro est jointe la planche 936.

Le PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50 c.—Étranger, 10 fr.

Avec une couverture. 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 1. Après le passage de l'Opéra.
Chapeau en crêpe des M^{mes} de M^{me} Esténe. Redingote en foulard des
M^{mes} de M^{me} Haroy rue de Grammont N.º 7. façon des Vélours de M^{me}
Minette rue de Rivoli N.º 34.

Changement de Domicile.

M

J'ai l'honneur de vous faire part que je viens de transférer ma fabrique et mon magasin de plumes et de fleurs fines, Boulevard Poissonnière, l'entrée par la Rue St. Fiacre, N^o 20, où je continuerai à faire le même genre de fabrication, à des prix aussi modérés que dans mon ancien domicile, et c'est avec la certitude de justifier votre confiance que j'en sollicite la continuation.

Recevez l'assurance de ma parfaite
considération.

Cg = Casaubon B

Paris, le 10 J^{bre} 1832.